



journal

numéro 7

du réel



vendredi 11 mars 2005

NACHBARN - VECINOS/VOISINS

ROUVEN RECH

Allemagne, 2004, 60 minutes

Le sujet de *Voisins* est simple, il est clair. Près de Buenos-Aires, un grand lotissement bourgeois, entouré de grillages et surveillé par des vigiles, côtoie un bidonville. La violence de ce film tient dans ces quelques mots. Elle tient dans ce rapprochement géographique et dans le rapprochement filmique. Lorsqu'une image d'intérieur cossu succède à l'image des cabanes en tôle, le montage devient le révélateur de l'opposition de ces deux espaces. Malgré la proximité des lieux, tout sépare ces deux mondes et les vies qui s'y mènent. Il ne s'agit pas d'une coexistence mais d'une existence mitoyenne basée sur l'indifférence et l'incompréhension. De chaque côté du grillage il y a des Argentins. Pourtant il s'agit bien d'un film sur le racisme. Ici, le racisme est social, la xenophobie de classe. Mais tout y est. D'abord, il y a le symptôme le plus bas et le plus révélateur, cet instinct si courant, il y a la peur. Peur panique des bourgeois de sortir de ce quartier et de se retrouver mêlés à la population du bidonville. Pendant tout le film, l'extérieur du lotissement est présenté par les gens du dedans comme un monde dangereux, peuplé de voleurs dans lequel aucune liberté n'est envisageable. Cette espace fantasmé apparaît livré aux sauvages comme ne cesse de le répéter la radio diffusant en boucle une information illustrant leur inhumanité : « *Des jeunes gens ont caillassé une Mercedes tuant une petite fille qui se trouvait à l'intérieur* ». Les journalistes ne trouvent aucune explication à ce geste. Cela illustre peut-être la fin de la paix sociale, semble se demander un des animateurs.

D'ailleurs, si les habitants du lotissement ne veulent pas se mélanger avec le menu-fretin, ce n'est pas seulement par peur, c'est aussi un problème de classe. « Ils ne vivent pas comme nous » semblent répéter les résidents de Nordelta (le lotissement) à propos des gens de Las Tunas (le bidonville). De la xenophobie encore dans ce dégoût de la différence. « *On vit comme au Moyen Âge* », dit l'un d'eux, « *derrière un pont levé* ». Séparés des gueux pourrait-il ajouter. Mais c'est pour pouvoir vivre comme on l'entend, car nous avons des valeurs que nous partageons ici, « *ordre et organisation* », « *Peace and Quiet* ». Ici, « *pas besoin de fermer sa voiture à clé* », ici, le « *paysage est en ordre* », ici, on peut

« *jouer au tennis* », ici, « *les gens sont polis* ». Ici, tout n'est que luxe, calme et sécurité.

Cet « *oasis au milieu du chaos* » ressemble à une communauté coupée du monde, un système de ségrégation et d'apartheid, où la mixité sociale (et raciale d'ailleurs) est bannie. Un groupe d'irréductibles vivant enfin entre eux et défendant des valeurs qu'ils pensent perdues sur le reste du territoire argentin. Une utopie fascisante, une République de Salo. Cela ne serait pas alarmant si ces gens étaient inoffensifs. Mais on les a vus prendre le pouvoir en Argentine, au Chili, en Uruguay, dans toute l'Amérique du Sud et faire ainsi disparaître du continent la démocratie et des dizaines de milliers de personnes qui n'étaient pas comme eux. Ce sont ces gens là, la bonne bourgeoisie chilienne et argentine, catholique et réactionnaire, qui ont soutenu Pinochet et les juntes militaires. Et demain lorsque leurs grillages ne suffiront plus, ils seront prêts à recommencer.

En attendant, ils sont bien-pensants et politiquement corrects. Ils se rendent compte du « *devoir* » qu'ils ont envers les pauvres, qu'ils doivent les « *aider* », eux, les « *well-educated* ». Ils veulent s'intégrer, être acceptés par ces gens qui ne les comprennent pas, qui les envient, ces gens qui « *ont des raisons d'être en colère* » avoue même l'un d'eux en traversant le lotissement dans sa belle voiture. Alors, ils les invitent à venir travailler chez eux, à s'occuper de leurs enfants, à nettoyer leurs maisons, à entretenir leurs jardins. Ils les rassemblent aussi dans des réunions pour leur apprendre à bien se tenir, car si les gens de Las Tunas veulent être respectés, il faut d'abord qu'ils se respectent. Et puis parce que « *la vie est une question d'attitude* ». Que dire de l'attitude de personnes qui mettent des checkpoints à l'entrée de leur lotissement pour contrôler les papiers de ceux qui viennent travailler chez eux ? Du respect sans doute. Du respect qui va jusqu'à obliger le jardinier à posséder des papiers pour son vélo des fois qu'il l'aurait volé.

Ce qui est troublant dans cette volonté de s'enfermer, c'est qu'elle s'accompagne d'un sentiment de liberté. « *Ici nous sommes libres enfin* » dit l'un des résidents affalé dans son canapé. Encerclés par

des barbelés et des grillages, entourés d'une population qui « a des raisons d'être en colère », c'est là qu'ils se sentent libres. Liberté égale sécurité. C'est l'équation qu'on nous sert aujourd'hui partout dans les sociétés industrialisées. La liberté c'est la sécurité des biens et des personnes, la liberté ce sont les murs, les barbelés, les flics, les caméras de vidéosurveillance. « Libertad, Libertad, Libertad » chantent les enfants de l'école à la fin du film. Ce sont les paroles de l'hymne argentin bientôt remplacées par « Seguridad, Seguridad, Seguridad ». Mais la paix n'est pas fonction de la hauteur des grillages. Les barbelés n'arrêteront jamais la haine engendrée par l'humiliation incessante.

Aujourd'hui, chez nous, l'idéal européen se construit sur une politique d'immigration qui revient à barbeliser les frontières. Toujours plus d'hommes, de femmes et d'enfants viennent ainsi mourir au seuil de l'Europe. La prochaine étape dans l'offre de garantie de sécurité aux populations européennes est de créer des camps dans certains pays limitrophes (Maroc, Turquie, Ukraine...) dans lesquels seront parqués les demandeurs d'asile sans espoir d'atteindre un jour la forteresse Europe. La tour d'ivoire sous-traite sa sécurité à des pays dont elle reconnaît les manques en matière de droits de l'Homme. Alors, comme les bourgeois de Nordelta, on crée des quotas, on ne laisse entrer que quelques immigrés triés sur le volet pour s'occuper des métiers que personne ne veut plus faire. À condition qu'ils s'intègrent c'est à dire qu'il se fondent, oublient leur culture, leur mode de vie, leurs attitudes. « *Tout est une question d'attitude* ».

Alors, en Argentine comme en Europe, il viendra des gens qui n'auront plus rien à perdre, même pas leur vie. Construisez des murs, ignorons nos voisins d'Humanité, continuons à les humilier, tout cela ne nous apportera jamais la paix et la liberté et partout il y aura des gens qui auront « des raisons d'être en colère ».

Thomas Donadieu

ODESSA... ODESSA !

MICHALE BOGANIM

France-Israël, 2004, 96 minutes

Tout le monde est en exil. Dernières paroles de l'interview de Michale Boganim dans le numéro 5 de ce même journal. La plus grande force de *Odessa... Odessa !* est sans doute d'avoir inscrit son récit dans des portraits de villes où la subjectivité de l'exil imprègne la façon de filmer. Odessa, Brighton Beach, Ashdod, à travers ces villes le film suit le déracinement de vieux Juifs Russes d'Odessa. Rester à Odessa, semble-t-il, c'est se remémorer l'Odessa d'hier et rêver de quitter cette Odessa d'aujourd'hui ; quitter Odessa, ce n'est jamais se laisser quitter par elle, c'est être hantée par ses rues la nuit et le jour.

Loin de l'exposition classique du sujet documentaire, les mouvements de caméra lents et incessants et l'entremêlement des sons, des voix et des langues parlées dans *Odessa... Odessa !* nous mènent à travers une expérience palpable de la nostalgie. *Nostalgia*, « *La nostalgie c'est la nostalgie* » dit quelqu'un, et cela résonne en russe encore plus qu'en français, comme une vérité en tant que telle, qui ne peut se confondre avec la complaisance du regret. Juifs pour les uns, « faux » juifs qui ont tout

oublié de leurs rites pour les autres, perçus comme Russes plutôt qu'Israéliens ou Américains à Ashdod ou à Brighton, il ne reste plus, pour ces déracinés perpétuels, qu'Odessa. Ils ne sont qu'« Odessites » et c'est déjà beaucoup. Tant pis pour ce personnage incarnant l'exil qui est sans doute un peu trop attendu, semblant s'échouer au gré des flots et de l'ironie de l'Histoire avec une tristesse que la nostalgie des autres personnages ne convoque pas.

Le film évoque, n'explique pas. La caméra balaie l'espace et saisit des bribes de vies, des échanges de phrases belles ou parfois banales, des moments d'intelligence et de clichés sur la Russie, l'Amérique ou Israël, de truismes ou d'illuminations. L'Histoire se lit en filigrane, celle de la guerre, celle de la création d'Israël. Une archive radiophonique nous rappelle à plusieurs reprises le moment de l'invasion de la Russie par l'Allemagne, quand la nostalgie résonne avec la perte : si le projet hitlérien de destruction totale des Juifs a échoué, la guerre a bel et bien mis fin à la culture Yiddish de la diaspora de l'Europe de l'Est, et Staline a essayé d'étouffer ce qui restait.

Plusieurs scènes évoquent la politique d'intégration israélienne encourageant à abandonner les cultures d'origine, politique qui n'a d'égal que son échec. Ainsi un très beau moment d'échange entre la première et la troisième génération de l'exil : la petite fille israélienne en tenue de Tsahal reproche à sa grand-mère odessite de rester enfermée dans ses souvenirs et sa langue et de ne pas devenir véritablement Israélienne ; plus tard, un balayeur parle de la séparation des quartiers de la ville selon le pays d'origine. Quand les Odessites semblent adopter les us et coutumes de leurs pays d'accueil, les pensées et les idées, ils y arrivent trop bien ou trop mal, mais cela sonne faux. En Israël, le balayeur préfère avant tout ses coutumes de fête d'Odessa, et il endosse le costume de Père Noël pour fêter comme autrefois la nouvelle année.

À chaque fois, dans chaque ville, Michale Boganim choisit de nous présenter des femmes et des hommes qui cherchent leur public : Esther qui aurait voulu être comédienne à Odessa, son amie qui l'a été ; une chanteuse qui regrette de n'avoir pas réussi à percer à Brighton, le balayeur d'Ashdod disant qu'il croyait naïvement, en arrivant, qu'il pourrait créer des groupes de musiciens et donner des concerts. Que reste-t-il de la culture d'Odessa ? Des chansons d'amour dédiées à la ville, une interprétation libre du rituel de la Pâque juive dans une synagogue désertée, des femmes âgées dansant et chantant en robe de jeunes filles, de l'ivresse : il y a encore un public et la nostalgie se partage toujours, et le reste est à inventer...

Frédérique Devillez

ENTRETIEN avec **Manuela Frésil**, cinéaste et animatrice d'un atelier de films réalisés par des patients souffrant de schizophrénie à l'hôpital de jour de Reims.

Le point de départ

Une amie qui animait un centre culturel à Reims m'a contactée pour faire un week-end d'initiation vidéo avec son public ; à cette occasion François-Xavier Letournelle, un plasticien ergothé-

peute à l'hôpital de Reims, m'a proposé de travailler avec ses patients, des schizophrènes stabilisés suivis par l'association *Alovis*, et des personnes en hôpital de jour. Autant, ce qui s'est passé avec le public « normal » du centre culturel était banal, autant ce qui s'est passé avec les patients de l'hôpital s'était tout de suite avéré passionnant.

Déroulement de l'atelier

L'idée était d'amener les gens à produire un très court-métrage, un moment de cinéma. L'atelier commençait par une prise en main du matériel ; on utilisait des caméras très simples en mode automatique. Ils n'avaient donc rien à faire sinon le cadre. On n'avait aucune exigence technique, et les choses se sont faites simplement et facilement. Pour beaucoup c'était la première fois qu'ils touchaient une caméra et très vite ils se sont rendus compte que c'était facile, ce qui a donné une énergie positive, ludique. Sinon, j'ai travaillé avec eux comme avec n'importe quel autre type de public : mêmes exigences, mêmes exercices, et même type de travail passant par l'écriture. Je n'intervenais pas du tout dans le tournage ; ils s'entraidaient les uns-les autres. Par contre je montais les films avec eux, en rétablissant la relation classique réalisateur/monteur.

La première fois, on a travaillé avec *Les Glaneurs et la Glaneuse* de Varda parce qu'on se situait dans la même démarche, c'est-à-dire qu'on glanait des images avec une petite caméra. Et puis, ce film est un film marginal qui raconte la marge, avec des gens marginaux ; ils pouvaient facilement s'y retrouver. Je n'ai rien eu à expliquer ; ils ont compris qu'il n'y avait qu'à faire. Nous sommes partis sur le thème des petits bonheurs.

La deuxième année, j'étais venue avec l'idée de questionner la maladie, de parler de ce que c'est que de se sentir fou. J'étais arrivée avec trois thèmes : « l'enfance », « avant » et « après ». Je ne les ai pas poussés davantage à parler de leurs vies, j'avais peur que ça dérape. J'étais d'ailleurs entourée de deux infirmiers psychiatriques et d'un éducateur. Pourtant, deux femmes ont choisi de raconter leurs vies.

Demain est un autre jour

Christine F. est arrivée avec un texte, qui répondait à un exercice sur le thème de l' « avant », en racontant sa vie avant les médicaments. Cela a été le point de départ du film. Puis, on a cherché des images pour accompagner le texte. Peu à peu, elle s'est centrée uniquement sur des images ayant un rapport avec la nourriture. J'en avais marre de voir ces horribles assiettes en carton sur lesquelles elle présentait des légumes, et là, je lui ai donné une consigne : pas de fond blanc. C'est en farfouillant dans l'atelier du plasticien, qu'elle a glané des planches colorées qui lui ont servi de fond.

L'orange et les bleus

Christine D., elle, a commencé par tourner les images. Elle a demandé à retourner sur les lieux de son errance (avant son internement). Elle est partie avec une infirmière filmer le pont sous lequel elle avait vécu pendant deux mois sans manger, et a découvert qu'il y restait sa trace. En voyant ces images, on était bouleversé. Elle, non. Elle les commentait avec précision, mais comme s'il s'agissait de quelqu'un d'autre, d'un rapport fait par un policier. Je lui ai proposé de passer par l'écriture pour mieux cadrer son discours. Nous avons enregistré une voix-off qui est une lecture de ce texte.

Avant de se réveiller

Adrien est parti du thème de l'enfance et a commencé par filmer une partie de billes. Il a monté le film avec moi, en huit heures d'affilée. C'est quelqu'un d'agité qu'il faut parvenir à contenir, sinon il s'échappe. Mais quand Adrien travaille, tout cela disparaît. J'ai fait les manipulations, mais c'est lui qui a monté le film, qui a pris toutes les décisions. Il avait une idée très précise de ce qu'il voulait.

Finalement, son film le fait beaucoup rire, et moi aussi, surtout les bruitages et les jeux de mots. Au visionnage, tout le monde rigole. Dans l'ensemble, on a beaucoup ri dans cet atelier.

Docteur H

C'est aussi un film extrêmement drôle. Stéphane l'a fait tout seul, j'étais dans la même pièce, à côté, en train de monter un film. Il se met successivement dans la peau de différents personnages. Ce qui est formidable, c'est qu'il suffisait qu'il mette des lunettes pour être un psychiatre et de les enlever pour être un patient.

Chacun son film

Faire un film collectif, ç'aurait été faire un film pour moi. Or, je n'étais pas là pour ça. J'étais là pour eux, j'étais payée pour le faire. La question du film collectif ne s'est même pas posée. J'arrivais sur des œufs, c'est un public que je ne connaissais pas. Je ne savais pas de quoi ils étaient capables, de quoi on était capable. Surtout, les médecins m'avaient mise en garde : « Allez-y doucement, le fou créatif, c'est un mythe ».

Cinéma et thérapie

C'était tentant pour les médecins de faire entrer ce travail dans une démarche thérapeutique, mais je ne suis pas psychiatre et je ne sais pas si ça leur fait du bien ou pas, mais en tous cas ils étaient contents, et quelle que soit leur situation aujourd'hui, leurs films existent. S'il suffisait de faire des ateliers vidéo pour que les gens ne soient plus malades, il y a longtemps qu'on aurait trouvé la solution.

Je suis arrivée avec un objectif purement pédagogique. Je me disais : « On va essayer ». Ce dont j'avais peur, c'était de leur faire du mal, d'aller trop loin ou de les mettre dans des situations d'échec, des situations d'angoisse.

Les médecins avaient surtout émis des doutes sur la capacité des schizophrènes à couper des plans au montage. Ils pensaient que cela serait insupportable pour eux. Or, il s'est avéré que ça ne les angoissait absolument pas. Le cinéma direct leur a permis d'exprimer leur vision poétique sans se laisser envahir par le délire.

Poésie

Très vite j'ai découvert que certains d'entre eux avaient une capacité de cinéma belle et mystérieuse qui nous a émus, François-Xavier et moi. Ils ont, dès le premier jour, sorti des plans très beaux, comme celui où Christine peint une orange en bleu, ou celui d'une orange pressée dans un étai. Moi, ce qui m'a vraiment intéressée, c'est justement cette capacité à penser le monde de façon poétique. Je les ai encouragés dans cette voie.

J'ai été touchée par ces gens qui sont plus qu'humains. On pourrait dire trop humains, dans le sens où trop de poésie peut être un handicap. Travailler avec eux m'a apporté cette chose si rare au cinéma : la liberté.

Programme

Vendredi 11 mars



Cinéma 1

12h00 E Débat

Fuente Álamo, la caricia del tiempo *Fuente Álamo, la caresse du temps* Pablo García/Espagne 72'

Tiurana

Ariadna Pujol, Marta Alborná/Espagne, débat dans les espaces du festival 28'

14h00 C

The Tenth Planet, A Single Life in Baghdad

Melis Birder/États-Unis, Irak, Turquie 38'

Nachbarn-Vecinos *Les Voisins (Neighbours)* **Débat**

Rouven Rech/Allemagne 60'

16h30 C

Tas, Kurio nėra *Le Compte à rebours (Countdown)*

Audrius Stonys/Lithuanie 45'

Tropico de Cancer *Tropique du Cancer*

Eugenio Polgovsky/Mexique 52'

18h30 C

Home Video Argentina Cheng Xiaoxing/Chine, France 18'

Makhleket Yoldot *Post-Partum* Silvina Landsmann/Israël 64'

20h30 E

El Sol del membrillo *Le Songe de la lumière*

Víctor Erice/Espagne 139'

14h00 E

Cuadecuc-Vampir Pere Portabella/Espagne 70'

16h30 E

Riña en un café *Rixe au café* Fructuoso Gelabert/Espagne 1'

Procesión de la Hijas de Maria de la iglesia parroquial de Sans

Procession des Filles de Marie de la paroisse de Sans Fructuoso

Gelabert/Espagne 2'

Calles de Zaragoza *Rues de Saragosse* Ignacio Coyne/Espagne 4'

Esencia de verbena *Fêtes espagnoles*

Ernesto Giménez Caballero/Espagne 11'

Galicia Carlos Velo/Espagne 8'

Almadrabas Carlos Velo/Espagne 21'

España 36 *Espagne 36* Luis Buñuel, Jean-Paul Le Chanois/Espagne 35'

El Cerco *Le Cercle* Ricardo Iscar, Nacho Martín/Espagne 20'

19h00 Atelier

De l'écriture au film, aide à l'écriture du Centre National de la Cinématographie

Lecture de scénario « Sur la grâce (Fragments Jansénistes) » de Vincent Dieutre.

Entrée libre dans la limite des places disponibles.

21h00 F Débat

Ceux de Saladillo Alberto Yaccellini/France 90'

Cinéma 2

12h30 E

Queridísimos verdugos *Très chers bourreaux* Basilio Martín Patino/Espagne 100'

14h30 F Débat

Odessa... Odessa !

Michale Boganim/France-Israël 96'

17h00 C Débat

El Cielo gira *Le Ciel tourne (The Sky Turns)*

Mercedes Álvarez/Espagne 103'

20h30 C

November *Novembre*

Hito Steyerl/Autriche 25'

To Kouti *La Boite (The Box)* Eva Stefani/Grèce 12'

Za Wydma *Derrière la dune (Behind the Dune)* **Débat**

Jerzy Kowynia/Pologne 18'

Anneler ve Cocuklar *Mères et enfants (Mothers and children)*

Orhan Eskiköy/Turquie 28' **Débat**

18h00 E

El Desencanto *Le Désenchantement* Jaime Chávarri/Espagne 95'

20h00 E

De Salamanca a ninguna parte *De Salamanque à nulle part*

Chema de la Peña/Espagne 84'

22h00 E

Juguetes rotos *Jouets cassés* Manuel Summers/Espagne 80'

Le Latina

Compte tenu des difficultés d'accès au festival le jeudi 10 mars, nous avons programmé les séances supplémentaires suivantes :

• Au Centre Wallonie Bruxelles

le samedi 12 :

14h : **Anneler ve Gocuklar** (*Mères et enfants*) VO sous-titrée

anglais, **Rond-point Chatila** et **Pour vivre, j'ai laissé**

17h : **Yanmo** (*Mise en eau*), VO sous-titrée anglais

• Au Centre Pompidou :

Vendredi 11, 12h30, Petite Salle : **Igra** et **L'Anno di Rodolfo**

Samedi 12, 18h30, Cinéma 2 : **The Tenth Planet** et **Nachbarn-Vecinos** (*Voisins*).

Cette séance remplace le programme **Almadrabas**,

El Cerco, **Marineros en tierra**.

Samedi 12, 18h30, Petite Salle : **Kalokerines Astrapes** (*Éclairs d'été*)

Dimanche 13, 21h, Cinéma 2 : **Weisse Raben**

(*Les Corbeaux Blancs*)

Petite salle

Précision

Samedi 12 à 14h30, dans le cadre de l'hommage à Victor Erice, **Tabou** de Friedrich Wilhelm Murnau (80') sera projeté au Cinéma 2. La séance sera commentée par le critique et historien Miguel Marias et par Raymond Bellour, critique de cinéma à *Trafic*.

Le journal du réel est réalisé par Bijan Anquetil, Devlin Belfort, Mehdi Benallal, Christophe Clavert, Jeanne Delafosse, Thierry Dente, Frédérique Devillez, Thomas Donadieu, Aminatou Échard, Boris Mélinand, Briec Mével, Raphaël Pilloso, Camille Plagnet, Éléonore Saintagnan, Pierre Thévenin, Sarah Troche // Maquette : Anita Lau // Contact : journal_du_reel@no-log.org